

## Le travailleur social

J. D. Kurtness

Numéro 179, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94541ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kurtness, J. D. (2020). Le travailleur social. *Lettres québécoises*, (179), 32–34.

# Le travailleur social

**J.D. Kurtness**

Une mule. L'enfant était jeune et répondait au nom de Joe. Un modèle récent, tout au plus deux ans depuis sa sortie de l'usine. La mention « usage incorrect » apparaissait au dossier. Des agents frontaliers canadiens l'avaient capturé alors qu'il émergeait de la forêt brûlée de Dundee. Joe aurait échappé à leur vigilance s'il ne s'était pas arrêté pour caresser les vaches d'un enclos. L'enfant s'était ensuite assoupi contre le flanc tiède de l'une des bêtes, ses batteries à plat. Son sac à dos de Dora l'exploratrice servait d'oreiller. L'animal couvait d'un regard doux son nouvel ami. C'était du moins l'interprétation que faisait Albert de la série de clichés joints au rapport de capture. Le travailleur social devait évaluer l'état de Joe avant la fin de l'après-midi, sinon l'enfant passerait la fin de semaine au Centre.

Les mules transportaient des items en tous genres. Des pilules abortives et des médicaments interdits vers les États du sud, des armes prohibées vers le nord tels ces *tasers* aux séquelles neurologiques débilantes. Ces derniers étaient légers, compacts et redoutés des forces policières. Une mule pouvait en supporter une cinquantaine sans s'enfoncer trop profondément dans la boue des rivières asséchées. Les accidents se produisaient : les pleurs d'un enfant embourbé jusqu'aux cuisses alertaient les drones comme les leurres attirent le gibier.

Les agents n'osaient pas ouvrir le feu sur les petites silhouettes. L'instinct les retenait pour la plupart. Au nord, du moins. Les milices du sud avaient moins d'états d'âme, mais peinaient à attraper de jour ces passeurs infatigables, aussi longtemps que le soleil plombait sur leurs cellules photovoltaïques. Les capteurs thermiques ne pouvaient pas repérer des entités capables de réguler leur température interne sur celle du sol. Outre le hasard, il fallait s'en remettre à l'échec comportemental pour les coincer.

La mule assise devant Albert avait franchi la frontière avec huit kilos d'héroïne : comme quoi les classiques ne se démodent pas. Un rescapé des cartels. Inutile de lui faire passer un folklorique test de Turing pour déterminer son appartenance aux machines. Il avait suffi de le déposer sur une balance. À volume égal, ce type de robot pesait deux fois plus qu'un humain, du moins sur Terre.

Albert soupira discrètement, réticent à montrer sa tristesse à son employeur. La caméra au plafond enregistrerait, pour sa sécurité, tous les entretiens qui se déroulaient à l'intérieur de ce bureau gris dépourvu de fenêtres. Ceux qu'on amenait ici étaient perturbés, pouvaient mentir et même être violents. Le harnais aux couleurs vives dans lequel était sanglé Joe contrastait avec ses yeux sombres. Il tirait sur sa camisole de force, grandeur huit ans, conçue pour résister à la force surhumaine des biosquelettes.

L'enfant était superbe avec de magnifiques iris bruns, des lèvres charnues et souples, des joues dont le duvet de pêche donnait envie à Albert d'y frotter son visage. Ses cheveux en bataille

encadraient son minois innocent. Les jambes ballantes sous la chaise de plastique noir, il souffrait l'interrogatoire avec patience.

Joe passait régulièrement la frontière avec un sac à dos rempli tour à tour de comprimés poudreux ou de gadgets électroniques suspects. Plus rarement, il guidait des grappes de réfugiés. Impossible de savoir à qui il avait appartenu. Sa puce d'identification avait été arrachée, ses tatouages distinctifs sablés, son système nerveux piraté. On l'avait lavé à grande eau à son arrivée au Centre ; il était sale de la tête aux pieds. Ceux-ci étaient si usés que la mousse des orteils avait été grattée jusqu'au squelette. Même ses coudes étaient légèrement décolorés, un signe qu'il avait dû ramper sur de longues distances.

La peau était dispendieuse à remplacer, plus encore que les batteries. L'opération était trop délicate pour être effectuée de façon artisanale, chez soi. Elle nécessitait d'emmener l'enfant dans une usine où on le désactivait quelques heures afin de lui éviter un traumatisme. Albert se demandait si on procédait de la même façon qu'avec un lièvre, quelques incisions stratégiques avant de tirer de toutes ses forces pour décoller l'épiderme des muscles. Et comment enfilait-on la nouvelle peau ? Ça devait être plus compliqué qu'un pyjama. Albert avait déchiré un étui de téléphone en tentant d'y insérer son appareil. Il n'oserait jamais essayer une manœuvre du genre avec un enfant, conscient ou non.

Joe était donc trop usé pour une *adoption ordinaire*. L'une des tâches d'Albert consistait à évaluer si les enfants rencontrés devaient être réhabilités ou envoyés à la casse. Les mules fonctionnaient de manière similaire aux petits humains. Les victimes de maltraitance reconfiguraient sans cesse leur système, à la recherche du comportement qui ferait cesser la violence à leur égard. Tandis qu'elles mobilisaient leurs ressources pour effectuer ces calculs, elles étaient de moins en moins performantes dans l'exécution de leurs tâches quotidiennes. Les propriétaires enrageaient et le cercle vicieux se resserrait. Ces jouets haut de gamme coûtaient cher : on aurait pu s'attendre à ce que l'acquéreur en prenne soin de même qu'avec n'importe quel autre bien luxueux, mais le contraire se produisait parfois. Ils avaient *payé* pour l'enfant, ils pouvaient en faire ce qu'ils voulaient. Il y avait aussi ces cas de négligence fréquents lorsque le robot était offert à un enfant humain. Quand ce dernier s'en désintéressait, la machine avait le cœur brisé. Albert ne trouvait pas de meilleure expression pour expliquer le comportement des nombreux infortunés passés devant lui, dont la famille avait attendu beaucoup trop longtemps avant de s'en départir.

Albert éprouvait davantage d'émotions pour les robots que pour les *homo sapiens*. Il aurait souhaité recevoir un ensemble d'instructions plus précises pour naviguer dans le monde. Les machines et lui fonctionnaient à tâtons, par essais et erreurs. Albert était aussi maladroit qu'elles dans la plupart des situations sociales, mais on était plus indulgent à leur égard, leur bonne foi n'étant jamais remise en question. Certains en abusaient. Quand on avait voté les lois pour éviter aux robots des souffrances inutiles, Albert avait tout de suite su qu'il travaillerait avec eux. Après vingt ans de carrière à cataloguer les cruautés infligées par ses congénères, le quadragénaire n'entretenait plus d'illusions sur son métier. Son jugement et sa compassion n'affectaient en rien le destin de ces innocents. Deux critères stricts dictaient l'avenir des robots : leur état physique et leur état mental.

Sur le formulaire de Joe, il cocha *peau* parmi la longue liste de pièces potentiellement défectueuses. L'homme hésita devant la deuxième section, puis cocha *non* vis-à-vis de l'énoncé « capacité à effectuer les tâches attendues ». Il ouvrit un second document et cocha *oui* sur celui-ci. Son cœur cognait dans sa poitrine. Albert était certain que l'enfant l'entendait. Il fit un effort pour conserver une expression neutre alors qu'il remplissait le formulaire de mise hors service pour la compagnie et le certificat d'envoi au recyclage du robot. En parallèle, il compléta le document de renvoi au fabricant pour reconditionnement du logiciel, accompagné d'un

faux numéro de suivi pour les archives du Centre. Personne ne vérifiait, mais le minuscule point rouge de la caméra dans le coin de la pièce le gardait alerte.

Albert se leva et mit la main sur l'épaule du garçon. Le sourire de Joe illumina la pièce grise. Ils sortirent sans parler. Le travailleur social guida l'enfant dans les couloirs du Centre tandis que Joe le fixait sans se départir de son expression enjouée.



Les trois enfants étaient silencieux à l'arrière de la minifourgonnette. Le plus grand, un modèle âgé de dix ans, n'arrivait plus à parler. Le Centre avait reçu un appel anonyme. Le robot avait été retrouvé dans un état catatonique au sous-sol de la résidence d'un couple de retraités parti en Floride. Assise à ses côtés, une fillette au maquillage grotesque et au crâne dégarni dégageait une odeur de brûlé. Joe, seul sur la banquette du centre, ne leur prêtait aucune attention.

Le trajet vers l'entrepôt du sous-traitant chargé d'expédier les machines à leur manufacturier respectif fut bref. La bâtisse était située tout près de l'autoroute. Albert devait y laisser la chauve et le muet. Il voulut faire patienter Joe dans la voiture, le temps d'aller signer les papiers à l'intérieur, mais celle-ci émit une sonnerie d'alerte dès qu'il s'en éloigna. Il sursauta. Le stationnement était à moitié plein. Les employés partaient pour la fin de semaine. Quelques personnes se retournèrent vers Albert. Impossible d'expliquer à la voiture que cet *enfant-là* ne suffoquerait pas si on l'oubliait dans l'habitacle. Il ordonna plutôt à Joe de l'attendre debout près du véhicule. Pour éviter d'attirer l'attention, l'homme lui retira sa camisole de force multicolore.

Quand Albert ressortit de l'entrepôt, il se sentit pâlir. Joe n'était plus là où il l'avait laissé ! À cinquante mètres, les voitures filaient à vive allure sur les voies rapides. Le stationnement s'était vidé.

Aucune trace de l'enfant.

*On l'avait enlevé. Joe était sans défense et on l'avait de nouveau kidnappé. Albert ne pouvait pas appeler la police. Lui-même était coupable. Coupable d'avoir voulu garder cet enfant pour lui seul. Au moins, avec lui, le robot n'aurait pas souffert, Albert l'aurait remis à neuf, en aurait fait un usage approprié. Joe aurait eu des compagnons, les autres écoliers l'attendaient à la maison, propres et peignés. Si seulement...*

Il entendit un rire sur le côté de l'édifice, non loin de tables à pique-nique. Joe regardait une poubelle où un énorme écureuil gris farfouillait. Albert courut jusqu'à lui, le souffle court. En grommelant, il le ramena à la minifourgonnette sans cesser de lui tenir la main. L'enfant se laissa faire, l'air contrit d'avoir déçu.

Dès qu'ils furent assis, avant même qu'il démarre, Joe entreprit de défaire la ceinture du pantalon d'Albert. Il en était à dézipper sa braguette lorsque celui-ci reprit ses esprits. Plus tard. À la maison. Il fallait rester vigilant. Il ordonna à Joe de patienter. L'enfant se recroquevilla sur son siège, renfrogné, les lèvres boudeuses. Il avait si hâte de montrer sa gratitude qu'il ne pouvait contenir sa frustration d'être obligé de remettre à plus tard son programme. Le travailleur social sifflotait. Ses écoliers l'attendaient dans leur salle de classe sans fenêtres. Ils étaient toujours heureux de le voir.

---

Née à Chicoutimi, **J.D. Kurtness** est venue à Montréal avec l'intention d'étudier les microbes. Elle a plutôt bifurqué vers la littérature.

---

Après quelques années à rédiger des courriels pour des OBNL, elle bûche maintenant sur son génie logiciel.